

## LE GUETTEUR IMMOBILE

Sylvie SESÉ-LÉGER

Pour ses contemporains il était "le veilleur de Carcassonne" car son destin faisait métaphore. Il avait "la guerre à jamais logée au mitan du corps", a dit de lui la philosophe Simone Weil : Joë Bousquet, mystique, athée, cathare, fut "cloué aux mots".

Sa passion fut l'être et l'être, pour lui, c'était le langage. "Les mots ont surgi non pas de la pensée mais de la parole dans un déchirement immense de la voix, laquelle sans doute est l'être même" peut-on lire dans "Lumière infranchissable pourriture" (1).

Lacan lui rend hommage dans "Propos sur la causalité psychique" (2) (1946) car il lui avait soumis les écrits d'Aimée ainsi qu'à ses amis surréalistes. Fargue, Crevel, Eluard furent frappés par "signification brûlante des productions écrites de cette malade". "Joë Bousquet les a aussitôt lues et admirablement commentées". Publié en 1934 dans le numéro 1 de la revue **14 Rue du Dragon**, ce commentaire se trouve en regard des extraits du roman d'Aimée, **Le détracteur**, présenté comme "l'œuvre d'une folle". Car Joë Bousquet, avec cette "amoureuse des mots", se découvrait des "affinités électives". En quête de son double féminin, Joë Bousquet écrit à travers son œuvre, une longue lettre d'amour, dans une tentative éperdue d'incarner le langage. Aussi est-ce "l'acte pur de l'invention poétique" qu'il détecte dans le texte d'Aimée, "inconsciente de son inconscience, devenue le personnage et non l'organisatrice de sa folie... Un texte irrationnel ainsi obtenu ne réalisait pas en lui-même l'opposition au rationnel ; il n'était irrationnel que par rapport à un autre texte, un texte possible à la place duquel il était écrit". Le texte et son double. C'est dans cette passion-là que Bousquet a saisi que "le langage contient un peu plus de choses que l'intelligence n'en peut analyser".

Joë Bousquet, né en 1897, est mort en 1950. Cet écrivain appartient à la génération qui a fait la Grande Guerre. Il y laissa la moitié du corps. Apollinaire, lui, un obus lui enleva la vie et la poésie. Biais Cendrars, **La main coupée**, devint **L'homme foudroyé**. Jean Paulhan, blessé en 1914, écrivit **Le guerrier appliqué**. Lacan, dans son discours à l'E.F.P. sur sa "Proposition d'octobre 1967" (Scilicet 2/3) fera référence au texte de Paulhan "Pour ce qui est de l'effet d'être, ça se touche mieux chez Jean Paulhan. **Le guerrier appliqué**, c'est la destitution subjective dans sa salubrité" (3). Dans son **Histoire de la Psychanalyste en France** qui met cependant en exergue une citation de J. Bousquet, (J'appartiens un temps où l'on ne rêvera plus, l'homme étant devenu le rêve") E. Roudinesco n'a pas analysé l'influence de J. Paulhan et donc celle de J. Bousquet sur l'œuvre de Lacan, influence certaine sur la conception lacanienne de l'acte analytique et du style de l'analyste. Il est intéressant de noter que Paulhan n'est aucun moment cité dans les **Ecrits**, alors que la recherche sur le langage qu'il déploie dans **Les fleurs de Tarbes ou la terreur dans les lettres** (4) (1941) est une analyse fulgurante du pouvoir de la rhétorique et du rapport à l'acte poétique, autrement dit, la vérité. Cet essai fut mûri pendant de longues années, nourries d'échanges entre Paulhan et ses amis écrivains et d'une correspondance assidue avec Bousquet (5).

Témoin de toutes les formes créatives de son époque, critique avisé, J. Bousquet fut d'abord le témoin de son destin qu'il exorcisa dans son œuvre - carnets, poèmes, contes, romans, correspondance, cette œuvre qui n'est en fait qu'un long journal tenu entre 1925 et 1950.

En 1916, Bousquet a 19 ans. Méditerranéen par sa double ascendance, adolescent batailleur, il fut tôt initié à l'amour par les femmes qui lui donnèrent également le goût pour la drogue. Morphine, cocaïne, éther. La morphine à 17 ans, puis la cocaïne en 1936, époque où il écrivit son roman **La tisane des sarments** (6), enfin l'opium jusqu'à sa mort. Pour lui, la drogue entraînait en composition avec l'amour, la poésie et l'excitation de la guerre ; "la drogue illimitait l'amour et l'amour innocentait la drogue" (R. Nelli) (7). Dans la cité des troubadours auxquels Bousquet se comparait volontiers, ses premières liaisons furent adultères et scandaleuses.

Ce fils de médecin carcassonnais adorait sa mère, une des plus jolies femmes de Carcassonne, disait-on d'elle. D'une indulgence extrême pour son fils, elle ne portait d'intérêt qu'à l'amour et au plaisir de paraître. Ce fils, elle avait failli le perdre à la naissance. Il fallut plusieurs heures pour le ranimer. "En s'éveillant, ma mère entendit mon père s'écrier "Quel dommage, c'était un garçon" (**Le meneur de lune**) (8). Il vécut pendant cinquante ans entre la vie et la mort et n'accepta d'incarner que cet entre-deux.

Alors qu'il avait peine un an, la nourrice qui le tenait entre ses bras mourut subitement. A trois ans il se sentait déjà étranger à la vie. Une fièvre typhoïde le maintient plusieurs semaines entre la vie et la mort. Il dit

alors à son oncle, médecin comme le père : "Laisse-moi mourir. Je ne veux pas que tu me guérisses. Ne le dis pas à papa. Il ne faut pas que je vive".

Ainsi que l'écrit R. Nelli, son meilleur exégète, la guerre fut pour l'adolescent Bousquet une "occasion d'entrer dans l'irréalité passionnelle et violente et d'atteindre l'absolu de son être". Autrement dit, un défi par quoi se manifeste le désir hystérique.

Bousquet devança l'appel, s'engagea dans l'infanterie où il commanda une unité composée de condamnés de droit commun. "Je les aimais trop parce qu'ils n'obéissent qu'à ceux qui sont capables de s'imposer à eux" (**Neige d'un autre âge**). Courageux avec passion, prenant part à toutes les patrouilles, à tous les coups volontaires, il est très vite bardé de décorations. Il ne montait au combat que botté de rouge. "Des bottes de cuir rouge ont disposé de mon sort. Tous les coups de feu qui décimaient mon peloton avançaient l'instant humiliant où j'aurais à quitter mes bottes sous l'œil noir des mausers. Je ne montais cependant jamais en ligne que botté et je n'ai jamais compris la raison qui me déterminait. Les faits sont impénétrables. Ils sont le secret de notre vie, mais pas notre secret ils se cachent derrière l'objet qu'ils emploient pour nous fasciner". Par cette remarque, Bousquet qui n'a pas traversé l'expérience de l'analyse, se tient sur le seuil, au bord de la rencontre avec son inconscient la passion dérobe toujours l'objet véritable.

Il est blessé au cours d'une attaque, en Lorraine, contre les allemands. Il a été pris - raconte R. Nelli - d'une véritable folie de défi. Soigné à Nancy, il rencontra "une charmante petite grue qui aimait trop la cocaïne". Elle mourut subitement - comme la nourrice - dans la chambre d'hôtel où ils avaient passé la nuit.

C'est pour l'amour d'une femme qu'il s'est exposé à la mort et qu'il a été blessé en 1918, renouant avec la mythologie de l'amour chevaleresque selon laquelle l'amant ne consentait à mourir que pour le double féminin qu'il portait en lui.

Cette femme était riche et divorcée ; sa liaison avec Bousquet fut brève. Au mépris des larmes de l'amante, de la mère et de la sœur, celui-ci s'arrange pour se retrouver dans une compagnie de première ligne. Redoutant "la colère de sa mère quand elle aurait su qu'il voulait épouser une divorcée", "il s'était vu tout d'un coup extérieur à tout ce qui faisait son être le plus réel" (**Lettres à Carlo Suarès**) (9).

Alors qu'il est à Verdun il reçoit de sa maîtresse une lettre "atroce" où elle lui annonce qu'elle va se suicider et qu'il doit, en lisant sa lettre, la considérer comme morte.

Bousquet essaye, ce jour-là de se faire tuer ; il ne récolte qu'une nouvelle citation.

Dans une seconde lettre, elle lui annonce qu'elle est toujours vivante et qu'il doit l'épouser pour sauver son honneur.

Ce jour-là, la contre-attaque française était une opération de sacrifice. Bousquet resta debout et les balles allemandes lui brisèrent la molle épinière.

Bousquet était devenu Bousquet, "blessure", le papillon cloue aux couleurs".

Dans les lignes adverses, ce jour-là, Max Ernst était lieutenant dans le bataillon qui repoussait les soldats épuisés du bataillon de Bousquet. Plus tard, les deux hommes devinrent amis et Bousquet vivra, reclus au milieu des toiles hallucinées de Max Ernst. Sa chambre devint un musée surréaliste mais également un salon littéraire. Les peintres, les poètes, les philosophes de l'époque défilèrent au chevet de Bousquet qui entretenait avec eux une relation passionnée. Son œuvre critique est multiple, innombrable, éparpillée dans les revues d'art et de lettres.

Les femmes continuèrent à jouer leur rôle auprès du moine-troubadour. Cette figure entrée très tôt dans la légende avait quelque chose de monstrueux qui les fascinait et les retenait dans l'ancre du poète (R. Nelli). Dame de l'amour courtois, tout juste nubile ou déjà engagée, elle avait pour nom, Isel Hortie-Blanche par amour, Houx-Rainette, Abeille d'hiver, Poisson d'or (10).

Les lettres d'amour de Bousquet, parmi les plus belles de la littérature française, étaient en fait des exercices de style qu'il transposait ensuite dans ses livres.

C'est dans sa correspondance avec J. Paulhan, Jean Cassou, Carlo Suarès et peut-être surtout avec Hans Bellmer que Bousquet écrit son rapport au langage, son style qui le met en "fusion".

Proférant une parole, Bousquet a pris le risque d'être entendu.

Sans lui faire l'outrage d'une interprétation psychobiographique, nous pouvons lire sa vie-texte comme adressée à l'autre, dans la saisie copulatoire de l'unité des contraires, comme tentative d'écrire ce qui ne cesse de ne pas s'écrire.

- (1) "**La fenêtre ardente**", Lavour, 1964.
- (2) **Ecrits**, Paris, Seuil, 1966, p. 168.
- (3) **Scilicet** 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 21-22
- (4) Collection Idées, Paris, Gallimard, 1973.
- (5) J. Bousquet, **Correspondance**, Paris, Gallimard, 1969.
- (6) J. Bousquet, **Œuvre romanesque complète**, Tome I, Paris, Albin Michel, 1979,  
p. 285-457
- (7) R. Nelli, **Joël Bousquet, sa vie, son œuvre**, Paris, Albin Michel, 1975.
- (8) J. Bousquet, **Œuvre romanesque complète**, Tome II.
- (9) J. Bousquet, **Lettres à Carlo Suarès**, Limoges, Rougerie, 1970.
- (10) J. Paulhan, **Préface aux Lettres à Poisson d'or** de J. Bousquet, Paris, Gallimard, 1967.